

## L'autre qui est en moi...

Revue Chemins de Dialogue N° 54 (Décembre 2019)  
Institut Catholique de la Méditerranée- <https://icm.catholique.fr/>

Bouddhiste d'origine, convertie à la foi chrétienne à l'âge de 36 ans, réfugiée politique, naturalisée française en 1989, je fais partie de ces personnes marquées par deux cultures, deux traditions spirituelles.

Le Cambodge reste à tout jamais ma terre natale, sa culture continue à m'accompagner sur la terre française. J'appartiens, aujourd'hui, au Christ, mais j'ai été structurée en tant que femme par la tradition bouddhique cambodgienne. Cette dernière constitue ainsi ma première demeure.

Aujourd'hui, je peux dire que « j'ai refait ma vie » en France selon l'expression de François Cheng : *Quand je me sers de l'expression courante « j'ai refait ma vie » ce n'est pas dans le sens d'un exilé qui, ayant choisi de vivre en pays étranger, cherche un travail pour continuer à vivre, tout en restant dans la nostalgie de son passé, dans le souci de préserver son moi. Ayant connu la perte, « j'ai refait ma vie » signifie « renaître à une vie autre, en tant qu'individu transformé »<sup>1</sup>.*

Renaître à une vie autre, ce n'est pas tirer un trait sur sa culture d'origine. Renaître à une vie autre, c'est laisser la culture d'origine entrer en dialogue avec la culture d'accueil. C'est laisser, en particulier, la bouddhiste que j'étais accompagner la catholique que je suis aujourd'hui. S'ébauche alors en moi, un dialogue existentiel qualifié de « dialogue dialogal » par Raimon Panikkar : *Lorsque je recours au dialogue dialogal, je n'ai pas d'abord dessein de vous convaincre, mais la motivation profonde qui m'y pousse est de mieux me connaître*<sup>2</sup>.

Le premier but de tout *dialogue dialogal* est la connaissance de soi-même. Mais le fait de le partager avec d'autres le structure, et l'expose. Son exposition l'enrichit aussi par les commentaires qu'il suscite. Et par jeu de réfraction, il devient plus intelligible à soi-même. Je n'ai nullement *le dessein de vous convaincre*, mais simplement la joie de partager avec vous ce dialogue intime. Je le ferai en trois temps :

- ✓ Sa genèse : comment je suis devenue catholique,
- ✓ Son déploiement : un sentier à frayer,
- ✓ Son ouverture : une femme qui s'unifie ...

---

<sup>1</sup> François Cheng, *Comment je suis devenu français*, Jacqueline Remy, Seuil, octobre 2007, p. 69.

<sup>2</sup> Raimon Panikkar, *Entre Dieu et le cosmos*, Albin Michel, novembre 1998, p. 149

## Genèse d'un "dialogue dialogal" Comment je suis devenue catholique

La bouddhiste est devenue catholique grâce à trois rencontres. Ce sont des « rencontres inaugurales », selon l'expression de Xavier Thévenot. Des rencontres qui ouvrent des chemins inattendus. Elles ne relèvent pas d'une stratégie de ma part. Je peux parler ici de l'irruption d'événements non maîtrisables par ma volonté.

*La rencontre n'a pas coupé avec son étymologie de « coup de dés » hasardé : il n'y a pas de rencontre qui ne laisse place à de l'indéterminé, rouvrant ainsi un avenir<sup>3</sup>.*

### Première rencontre : une rencontre hasardeuse...

La première rencontre, donc, se passait au Cambodge, mon pays d'origine, sous le régime des Khmers rouges de 1975 à 1979.

En quatre années à peine, ce régime a battu deux records : celui de la brièveté d'un régime communiste et celui du pourcentage le plus élevé de population exterminée. Le Tribunal pénal international connu sous le nom de CETC, « Chambres extraordinaires au sein des Tribunaux cambodgiens », dites encore « Tribunal des Khmers rouges », a validé lors du 1<sup>er</sup> procès, en 2009, un nombre de victimes s'élevant à 2 millions de morts pour une population de 7,9 millions en 1975, soit un quart de la population anéanti. Parmi ces 2 millions de morts se trouvaient mon époux, mon père, mes deux frères et mon beau-père, pour ne citer que les plus proches.

Le 17 avril 1975, le Cambodge basculait dans la violence absolue, la violence instituée en système étatique. L'état se donnait la mission d'instaurer « *l'homme nouveau dans une société nouvelle* ». Une société autarcique, purement khmère, fermée à toute influence étrangère surtout occidentale. Cette utopie meurtrière conduisait à mettre en place « *une chasse aux sorcières* » par une politique de poursuite systématique et une persécution organisée envers les intellectuels. Professeuse de philosophie, directrice de l'Institut National de Traduction, j'ai été envoyée dans un camp de purification par le travail manuel ; à savoir, des travaux forcés dans les rizières. En ce lieu de collectivisation totale, tous mes repères de femme ont été dépassés, transgressés, violés, provoquant ainsi le naufrage de toutes mes valeurs humaines.

La bouddhiste que j'étais, vivait alors un échec spirituel radical. J'étais incapable d'opposer à la violence des Khmers rouges la non-violence de ma tradition spirituelle, incapable d'accepter la responsabilité de la loi du karma selon laquelle mes malheurs seraient dus à quelque faute antérieure. Je basculai alors dans la colère, la révolte et la haine... les trois poisons spirituels, selon la tradition bouddhique. Pour ne pas me laisser anéantir par ces poisons, je m'inventais un bouc émissaire, un « *objet mental* » sur lequel déverser toute ma colère, ma haine. Un bouc émissaire bien dérisoire face au mal qui m'oppressait. Le besoin vital d'un vis-à-vis face à l'inhumain m'amenait à lui donner un nom, celui de *Dieu des Occidentaux*. Je le chargeais de tous mes malheurs. Je le convoquais comme témoin de ma lutte pour survivre.

---

<sup>3</sup> François Jullien, *Si près, tout autre*, Grasset, février 2018, p. 175

Et voici qu'au fil de ma détresse, cet « *objet mental* » devenait un compagnon de route. *Je ne fais aucune investigation philosophique ou religieuse, c'est simplement un constat. Je vérifie qu'avoir des conversations avec mon Dieu Témoin me fait du bien*<sup>4</sup>.

Sans le réaliser tout à fait, je faisais l'expérience d'être accompagnée dans le mal par ce *dieu des Occidentaux*, l'expérience d'une présence dans la détresse. Une expérience vécue dans le silence de l'être, au-delà des mots... *Ce silence est si étrange ! Je ne le ressens pas seulement comme une absence de bruits mais comme une absence habitée*<sup>5</sup>.

Première rencontre. Comme « *un coup de dés* » hasardé, pour la bouddhiste !

### Deuxième rencontre : une rencontre aventureuse...

1980, j'ai été accueillie en France en tant que réfugiée politique. Sans ressource, sans travail, j'ai vécu la transparence des pauvres. Je n'avais pas d'épaisseur sociale, le regard de certains « bienfaiteurs » me réduisait à un « objet de charité ». Leur charité, sincère, les rendait sourds à toute mise en garde, finement formulée par Pierre Claverie : « *Nous pouvons réduire l'autre par la bienveillance, à force de générosité*<sup>6</sup>. »

*Mais tout simplement aussi, j'ai été accueillie par quelques rares personnes qui sont devenues des amis. Étrangère sur la terre française, j'ai besoin de connaître les recettes de la vie pratique : à quel moment faut-il acheter les tomates ? comment réussir une omelette, comment faire un lit à la française ?... Ce sont des choses vraiment « petites », mais il faut être « petit » pour « enseigner » tout cela à une étrangère, sans prendre l'air docte, sans vexer l'autre. L'apprentissage de ces petites choses je l'ai reçu auprès d'une dame de soixante-quinze ans, « mémé Marie ». Sans le savoir, « mémé Marie » est l'une des personnes qui m'a ouvert le chemin de l'aventure de Jésus-Christ par son accueil simple*<sup>7</sup>.

Par curiosité, par oisiveté, je lisais la lettre encyclique de Jean-Paul II *Dives in misericordia*, oubliée par erreur parmi les journaux prêtés par M. le curé. Elle a creusé en moi un désir de connaître la vie de Jésus de Nazareth. *Je m'aventure à lire l'Évangile. La vie de Jésus, le Nazaréen me séduit beaucoup. J'aime la liberté qui se dégage de cet homme, il n'est prisonnier d'aucune convention, qu'elle soit religieuse ou sociale*<sup>8</sup>.

La façon d'être de Jésus m'a libérée de la frustration. La vie du Nazaréen m'a aidée à surmonter l'angoisse, une angoisse vissée au corps de chaque immigré, une angoisse née de la perte de « *l'accord du pied et de la terre* » évoquée par Albert Camus. L'immigrée a rencontré en Jésus un frère en humanité, lui aussi « demandeur d'asile » : *Il est venu chez les siens, mais les siens ne l'ont pas accueilli*<sup>9</sup>. Il était lui aussi marginal : Il meurt « *rejeté hors de la ville*<sup>10</sup> ».

Rejetée de mon pays natal, obligée de demander l'asile à la France, je disais que Jésus était un maître à ma taille : lui, il a connu la colère, la tristesse et l'angoisse devant la

<sup>4</sup> Claire Ly, *Revenue de l'enfer*, De l'Atelier, octobre 2018, p. 106

<sup>5</sup> Ibid, p. 105

<sup>6</sup> Pierre Claverie, *Petit traité de la rencontre et du dialogue*, Cerf, 2004, p. 37.

<sup>7</sup> Claire Ly, *Revenue de l'enfer*, De l'Atelier, octobre 2018, p. 155

<sup>8</sup> Ibid., p. 163

<sup>9</sup> Évangile selon saint Jean 1,11

<sup>10</sup> Évangile selon saint Marc 15, 20

souffrance ; alors que je gardais du Bouddha, l'image d'un maître parfaitement serein ayant dompté toutes les émotions, trop éloigné de ma condition de femme.

Tout au long de l'année 1980, j'étais celle qui écoutait Rabbi Jésus. En simple auditrice. Je ne soupçonnais pas l'ampleur de l'aventure qui s'ouvrirait pour moi...

Une rencontre aventureuse où la bouddhiste est appelée au large...

### Troisième rencontre : une rencontre « ultime »

La rencontre avec l'Évangile m'a poussée à sortir de mes « bulles ». *Dès que Jésus rencontre quelqu'un, l'amour agit en lui de telle sorte que ce quelqu'un a envie de sortir de lui-même, soit sortir du péché, soit sortir du jugement porté sur lui, soit sortir de ses infirmités : il sort.*<sup>11</sup>

Cette sortie a creusé en moi l'envie de mieux connaître la religion catholique ; elle m'a pressée à aller « voir » le déroulement d'une messe. *Jésus se retourna et voyant qu'ils s'étaient mis à le suivre, il leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils répondirent : « Rabbi – ce qui signifie Maître - où demeures-tu ? » Il leur dit : « Venez, et vous verrez. »*<sup>12</sup>

Au cours de cette célébration, j'ai fait l'expérience, aussi saisissante qu'inattendue, d'un « retournement » intérieur qui se traduisait par un changement profond dans mes désirs de femme. L'auditrice veut maintenant suivre Jésus. Un désir de devenir disciple s'installe dans mon être.

Ce changement de désir est une expérience indicible, au-delà de toute parole. C'est une rencontre « ultime » à accueillir et non à expliquer. Car l'initiative de cette rencontre me dépasse ; elle vient de plus loin, de plus haut que moi ; elle ne m'appartient pas. *L'expérience de Dieu ne se laisse pas objectiver, elle est un mouvement, un passage, une pascha, une pâque*<sup>13</sup>.

Cette rencontre ultime a été une véritable pâque, un passage ; elle m'a amenée à faire la demande du baptême à l'Église catholique de France.

---

<sup>11</sup> Pierre Claverie, *Petit traité de la rencontre et du dialogue*, Cerf, 2004, p. 55

<sup>12</sup> Évangile selon saint Jean 1, 38

<sup>13</sup> Raimon Panikkar, *L'expérience de Dieu*, Albin Michel, mai 2002, p. 129

## Déploiement d'un "dialogue dialogal"

Un sentier à frayer...

Je voyais alors mon baptême comme un aboutissement : me voilà tirée d'affaire, je fais partie d'une humanité nouvelle. Ce fut une période euphorique où tout allait bien. Je pensais m'être détournée à jamais de ma tradition d'origine, le bouddhisme. J'étais appelée par des communautés chrétiennes à témoigner de ma conversion. Une conversion vécue et vue comme changement de voie spirituelle, une conversion comme terme définitif d'une recherche. Cette conversion-là reconforte la communauté d'accueil dans ses convictions : elle était bouddhiste et elle est devenue catholique ! Quelle grâce dans cette France où le bouddhisme exerce une attirance certaine.

Cet accueil bienveillant, mais « intéressé », ne m'a pas vraiment aidée à grandir sur le chemin de la conversion à l'Esprit du Christ. Il me pousse simplement à essayer de me faire une place dans le « *pré carré* » des catholiques de France. Or, malgré tous mes efforts pour adhérer à des vérités - les dogmes de l'Église catholique -, ce « *pré carré* » reste un domaine emprunté, prêté. Je n'arrive pas à m'y installer. Comment une vie spirituelle pourrait-elle grandir dans un lieu où on ne se sent pas chez soi. ? Mon malaise peut être éclairé par cette phrase de Maurice Bellet : *Nous n'imaginons pas à quel point notre religion chrétienne est la religion de l'Occident, à quel point elle est marquée par ce qui, de fait, pourrait bien entrer (ou s'enfoncer) dans une crise majeure.*<sup>14</sup>

Il se passait dans ma vie de néophyte, exactement ce que disait Edmond Pezet, prêtre missionnaire de la Société des Auxiliaires des Missions (Belgique), qui a vécu en Thaïlande de 1956 à 1989 : *Mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, mes neveux, mes nièces, mes cousins du Nord-est du pays thaï, comme je me sens mal à l'aise dans cette religion dont on vous a accoutrés : veste étrangère et étrange, à la fois trop courte et trop longue, comme quelque chose de pas fait pour vous, dont vous vous trouvez affublés et non pas habillés. Habiller, ce serait mettre en valeur la beauté du corps, le transfigurer, en faire paraître tout le rayonnement, toute la gloire au sens biblique*<sup>15</sup>.

Comment pourrais-je reconforter les autres en vérité avec ma *veste étrangère et étrange* ?

Cette question se creuse de plus en plus en moi, au fil des conférences données, assumées. Elle fait transparaître à mes propres yeux l'étrangeté de la convertie qui essaie d'adhérer à des vérités, à des dogmes forgés et véhiculés par la culture occidentale, si différente de sa culture asiatique. Je me sens comme écartelée entre la culture occidentale, riche de paroles et d'arguments, utilisée pour parler de ma foi en Christ, et ma culture d'origine, ma première demeure, jalonnée de silence en ce qui concerne le spirituel. Cette dichotomie m'amène à me sentir comme étrangère à moi-même, à vivre une étrangeté de moi-même.

---

<sup>14</sup> Maurice Bellet, *Passer par le feu*, Bayard, décembre 2003, p.276

<sup>15</sup> Edmond Pezet, *Un prêtre parmi les moines bouddhistes en Thaïlande*, Henri Huysegoms et Pierre Liesse, ASBL Société des Auxiliaires des Missions (Belgique) 2012, p 173

L'immigrée que je suis ressent avec acuité la distance entre deux cultures, entre deux religions. Cette distance n'est point virtuelle, mais bien réelle. Pour comprendre les Français dans leur façon d'expliquer des choses de la vie, il me faut franchir chaque fois une réelle frontière. L'exemple le plus criant est la compréhension occidentale du bouddhisme. Elle est aux antipodes de tout ce que j'ai appris sur les genoux de mon père.

Aloysius Pieris, jésuite du Sri-Lanka se demande : *si l'Occident n'est pas en train d'importer les matériaux bruts de la spiritualité orientale, qu'il refaçonne pour en faire des produits relevant de la sphère privée, orientés vers la croissance personnelle, sans rien offrir en retour*<sup>16</sup>. Cette interrogation incisive m'habite aussi. En Asie, le bouddhisme ne se réduit ni à une simple philosophie de vie ni à des techniques de développement personnel si à la mode dans notre société de consommation.

Un défi s'impose alors à moi dans ma quête spirituelle : comment inscrire ma foi en Christ dans la tradition catholique sans me laisser confiner dans « *l'enclos religieux* » occidental ?

J'ai décidé de relever ce défi étrange dans un silence intérieur. *C'est l'être sans-voix qui donne à chaque mot sa signification. Cette harmonie interne entre mot et silence est le test de l'authenticité asiatique, elle est l'Esprit, l'énergie éternelle qui fait surgir chaque mot du silence et le conduit au silence*<sup>17</sup>...

Ce test de l'authenticité asiatique me permet de comprendre cette étrangeté de moi-même comme une grâce. Une grâce qui me préserve de ces murs qui font *que nous nous sentions tous au chaud, dans le bon camp, entre les murs de notre chapelle*<sup>18</sup>.

Dans la culture de verbosité des Occidentaux, la grâce de l'étrangeté m'apprend à rester silencieuse au pied de la croix. Elle crée un espace de résonance qui permet à ma culture d'origine de retentir de nouveau en moi. Sans ce silence, imposé par le sentiment d'être autre, mes efforts permanents pour m'adapter à l'Église de France auraient pu faire de moi une amnésique. Cette altérité de soi-même amène la chrétienne à laisser la voix de la bouddhiste retentir à nouveau dans son ampleur originelle. La chrétienne reconnaît alors qu'elle a été structurée par la culture khmère bouddhique avant de confesser la foi en Jésus-Christ. J'ai vécu cela comme l'envoi pressant de l'Esprit du Seigneur vers ma première demeure. Je dois retourner à *la maison*, comme le paralysé de Capharnaüm : « *Lève-toi, prends ta civière et va dans ta maison*<sup>19</sup>. »

Mais le revenir à sa première demeure n'est pas chose aisée. Une crainte bien fondée m'habite : la crainte d'affronter le rejet des Khmers bouddhistes. Ils ne me considèrent plus comme une « *Khmère authentique* », et m'appellent avec ironie « la Française ». Selon eux la culture française m'a « altérée », elle a opéré en moi des *transformations silencieuses*<sup>20</sup>. Je suis une Khmère mutée !

---

<sup>16</sup> Aloysius Pieris sj, *Une théologie asiatique de la libération*, Centurion, 1990, p. 8

<sup>17</sup> Aloysius Pieris sj, *Une théologie asiatique de la libération*, Centurion, 1990, p. 152.

<sup>18</sup> Fabrice Hadjadj, *La Foi des démons ou l'athéisme dépassé*, Salvator, 2009, p. 10.

<sup>19</sup> Évangile selon Saint Matthieu 9, 6.

<sup>20</sup> François Jullien, *Les transformations silencieuses*, Livre de poche, avril 2016

Et c'est bien là le hic. En France, je suis la Khmère, la Cambodgienne. Pour beaucoup de Français, le premier critère de la francité est d'avoir la peau blanche et le type européen. Je suis loin d'y satisfaire. Quand ces personnes me posent des questions sur "mon" pays, elles attendent une réponse sur le Cambodge, et non sur la France.

Je vis un double rejet dans une grande perplexité identitaire : qui suis-je ?

Ce double rejet me plonge dans l'angoisse, mais il se révèle aussi d'une fécondité incontestable au fur et à mesure que je l'accueille sans faux-fuyant. Je prends conscience que l'altérité ne m'est pas extérieure, mais qu'elle est constitutive de mon moi intime. Souvent, l'autre est cette part d'ombre en nous-mêmes que nous refoulons parce qu'elle nous fait honte ou nous gêne. Apprendre à gérer cette part d'ombre est pour moi une démarche spirituelle, *un processus complexe de rupture et de continuité ou, pour emprunter un vocabulaire plus classique, de purification et d'assomption*<sup>21</sup>.

L'étrangeté de moi-même, accueillie dans un silence intérieur comme celui de Marie au pied de la croix, inaugure alors un sentier nouveau. Un sentier à frayer au carrefour de deux cultures, à la croisée de deux voies spirituelles. Mon bien-être, ma quiétude, dépend de mon endurance à frayer ce chemin.

Je parle d'endurance car trente-cinq ans après mon baptême, le sentier reste toujours à frayer. C'est le sentier de toute une vie : un processus de transformation me permettant d'*exister non pas comme un individu replié sur l'étroitesse de son moi, mais comme un « Je » qui s'énonce et, par-là, introduit son initiative dans le monde, y porte un projet qui fait effraction dans la clôturation de ce monde*<sup>22</sup>.

Le double rejet n'est pas la seule difficulté à surmonter sur ce sentier. Il est souvent accompagné par son contraire : une double absorption, c'est-à-dire une assimilation qui gomme toute différence. Pareil nivellement tend à faire de chacun de nous un sujet sans histoire, sans passé, sans projet personnel. Finalement, le sujet devient un objet bien au chaud dans sa clôturation culturelle et spirituelle, incapable de s'exprimer en « *Je* », d'assumer sa responsabilité.

Cette absorption est une tentation qui guette les adeptes de toute religion quand cette dernière est vue comme un refuge identitaire.

La communauté catholique souhaiterait volontiers m'absorber totalement. Confesser la foi en Christ devrait m'amener à adhérer sans distance ni restriction aux pratiques, aux rites, à la tradition de l'Église catholique de France. Une identité inclusive ne peut souffrir l'exception. Les « bons cathos » se targuent de m'intégrer entièrement à leur communauté malgré ma khmérité ! Cette attitude, qui prétend faire table rase de mon passé, relève d'une condescendance irrespectueuse.

La belle phrase que l'Apocalypse met dans la bouche de Jésus ressuscité me parle : *Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi*<sup>23</sup>. N'est-ce pas "chez

---

<sup>21</sup> Claude Geffré, *Vivre de plusieurs religions*, de l'Atelier, p.130.

<sup>22</sup> François Jullien, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, L'Herme- p. 57

<sup>23</sup> Apocalypse 3,20

moi" que Jésus s'invite, chez moi telle que je suis, telle que mon histoire m'a faite, sans trier ? Tout converti a besoin d'être « initié » avec patience et bienveillance. L'accompagnateur *se voit contraint de suivre son cheminement, de respecter ses différentes étapes*<sup>24</sup>.

L'initiation de la chrétienne que je poursuis ne peut ignorer tout l'acquis reçu de ma tradition d'origine, le bouddhisme. J'aime beaucoup le célèbre récit des disciples d'Emmaüs<sup>25</sup> ; sa trame se passe sur la route, avec un aller et retour coupé par le partage convivial d'un repas... Retentit alors dans mon être, cette prière de Bruno Chenu :

*Ô Christ Jésus,  
La route est devant nous, tortueuse, incertaine.  
Nous voudrions tant faire durer l'excitation et la mobilisation d'un moment.  
Mais il nous faut apprendre le travail de deuil  
Et revenir chez soi et revenir sur soi*<sup>26</sup>.

Je dois apprendre à *revenir* à et sur mon histoire. Toute aventure spirituelle commence toujours par une re-lecture de sa vie. Relire sa vie pour la porter plus loin.

Dans le processus de la relecture, j'ai besoin que l'Église catholique m'accompagne avec la miséricorde de Son Seigneur : elle me permettra de prendre des chemins tortueux, pas toujours inscrits dans ses manuels de catéchèse ; elle me laissera faire halte au pied d'un banyan, l'arbre de l'éveil bouddhique, sans me presser, sans me sermonner. Ces conditions sont nécessaires à ma maturité spirituelle. Sans quoi la question de Jésus à ses disciples *Voulez-vous partir, vous aussi ?*<sup>27</sup> deviendrait pour moi une phrase creuse. Comment dire mon attachement à mon Seigneur si je n'avais jamais eu l'occasion de le délaisser ?

Je vis l'épreuve de la fidélité au Christ lors des retours à ma tradition d'origine. Les bonzes bouddhistes du Cambodge considèrent mon changement d'affiliation comme une erreur de discernement de ma part, et non comme une trahison : premier point positif pour moi ! Le second se trouve dans mon être de femme : un état qui décuple l'indulgence de ces bonzes.

Dans l'imaginaire bouddhique, la femme est plus enfoncée dans l'ignorance que l'homme car elle porte la vie. L'enseignement du Bouddha est une barque permettant à chacun de traverser l'océan de la vie pour atteindre l'autre rive. Cette barque m'a été donnée par ma naissance ainsi que par la formation dont j'ai bénéficié de la part de mon père et de mon parrain, vénérable supérieur des bonzes de la pagode familiale. Il n'est pas convenable de me la retirer ! Pour ces bonzes, mon identité catholique n'est qu'un vernis sociologique sans ancrage solide. Une illusion de femme qu'il faut dissiper...

J'ai donc bénéficié d'un accueil ouvert, sans condamnation, de la part des bouddhistes : ils sont tristes de mon égarement, mais ils ont une volonté d'être mes « amis de bien », selon l'exhortation de Sâkyamuni, le Bouddha, envers ses disciples. *Bienheureux*

---

<sup>24</sup> Bruno Chenu, *Disciples d'Emmaüs*, Bayard, p.42

<sup>25</sup> Évangile selon saint Luc 24, 13-35

<sup>26</sup> Bruno Chenu, *Disciples d'Emmaüs*, Bayard, p 153

<sup>27</sup> Évangile selon saint Jean 6,67

*ceux qui rencontrent sur leur chemin un « ami de bien » (kalyâna-mitra), un ami spirituel, un guide ou du moins un compagnon dans le dharma.*<sup>28</sup>

Ces « amis de bien » m'ont fait du bien, malgré leur volonté de m'enfermer à jamais dans une appartenance héritée de mes ancêtres. Leur bienveillance pour redresser mes égarements a intensifié mon attachement au Christ.

La miséricorde de ma tradition d'accueil et la compassion de ma tradition d'origine sont des ouvertures dont j'ai besoin comme convertie afin que mon aventure spirituelle de conversion ne se réduise pas à de simples changements d'affiliation sociologique, enfermant mon identité dans des moules rigides sans élan ni projet. Ces ouvertures laissent souffler le vent de la liberté pour que mon « je » ne s'étiolle pas dans des « nous » stériles.

La convertie que je suis a appris à accueillir le double rejet sans effroi, à éviter la double absorption sans affolement. Je peux alors confesser avec l'apôtre Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle*<sup>29</sup>.

---

<sup>28</sup> Jacques Scheuer, *Un chrétien dans les pas du Bouddha*, Lessius 2010, p. 49

<sup>29</sup> Évangile selon saint Jean 6, 68

## Ouverture d'un "dialogue dialogal" Une femme qui s'unifie !

L'apprentissage de la fidélité au Christ me fait sortir des sentiers battus.

En prenant mes distances vis-à-vis du double rejet comme de la double absorption, je sors du convenu, de l'admis. Cette sortie à la suite de l'Esprit du Christ est facilitée par le pivot central du bouddhisme : *anātman* en sanskrit ou *anātta* en pâli. An ātta = Pas d'ātta, pas d'ātman. C'est le grand message du Bouddha, sa spécificité, sa révolution spirituelle. Il est traduit en français par « non-soi ». Sincèrement, je ne me sens pas à l'aise avec cette traduction. Je ne dis pas qu'elle est fautive, mais elle ne tient pas compte de la matrice culturelle qui donne vie à l'*anātman* ou l'*anātta*. L'hindouisme enseigne à se dépouiller du soi individuel (ātman) pour rejoindre le Soi universel (brahman). Le Bouddha se veut plus radical encore : ni soi individuel, ni Soi universel où l'accrocher ; il faut se dépouiller de son soi. Toute l'originalité de l'enseignement bouddhique tient dans l'affirmation que la croyance en un soi est non seulement fautive et imaginaire, mais dangereuse puisqu'elle est à l'origine de la souffrance dans le monde. Aussi tout homme est-il invité à répéter sans cesse : « *Je ne suis pas cela, et cela n'est pas mien* ».

Je sors encore des sentiers battus en matière d'identité. J'ai une certaine réticence à parler de double appartenance. Toute appartenance tend à enfermer la personne dans des catégories sociologiques. Elle ignore surtout la transformation silencieuse que l'expérience vécue exerce à chaque moment sur notre être. Sur le plan de la citoyenneté, je préfère l'expression « une française venue d'ailleurs » à celle de franco-khmère ou khméro-française. Sur le plan spirituel, je ne suis pas une « bouddhiste-chrétienne » mais simplement une bouddhiste qui a rencontré Jésus, le Christ. L'expression « bouddhiste-chrétienne » évoque une identité déplorable : elle juxtapose des concepts figés, elle revient à vouloir *greffer une tête de yak sur le corps d'un mouton*.<sup>30</sup>

Mon identité première est celle de femme disciple de Jésus. Chrétienne et catholique sont des identités secondes. Être disciple du Ressuscité me donne une grande liberté de « penser ailleurs ». Un ailleurs comme une ouverture vers une fécondité spirituelle qui transforme les contractions douloureuses de ma vie en impulsions de vie.

Être située comme disciple de Jésus me permet de « décroisonner » les deux identités en moi et de les instaurer en vis-à-vis. Paradoxalement, ma foi chrétienne m'a permis de me « retourner » sur mon éducation bouddhique et d'approfondir l'enseignement du Bienheureux Gautama. Jésus pleinement homme me fait redécouvrir la profondeur de la dernière tentation du Siddharta Gautama dans la tradition bouddhique. Une fois atteint l'éveil, le prince Siddharta fut tenté de rester dans sa béatitude solitaire, persuadé que son message de libération était trop difficile à communiquer. Il surmonta cette tentation et prit la décision de le communiquer. Il le formulait alors par un discours, *sutra* et par un style de vie, *vinaya*. Le bouddhisme est né ! Aujourd'hui, quand un bouddhiste s'enferme dans la méditation comme chemin de libération solitaire, individuelle, n'est-il pas entraîné de succomber à la dernière tentation de son maître ?

<sup>30</sup> Le Dalai-Lama, *Le Dalai Lama parle de Jésus*, Brepols page 21

Quant à l'enseignement du Bouddha, il interdit tout compromis, tout accommodement à ma fidélité au Christ ; il permet au disciple d'avancer sur la voie exigeante de l'Évangile. Mon éducation bouddhique me rend capable de contenir mes émotions et de vivre en profondeur l'expérience véritable des croyants.

Je me situe au-delà de tout syncrétisme trop vite affirmé, trop vite condamné.

Me sentir pleinement disciple de Jésus me donne l'audace de prendre la parole sans autre autorité que celle du disciple ; car le disciple « *n'a pas besoin de beaucoup de temps de préparation pour aller l'annoncer, il ne peut pas attendre d'avoir reçu beaucoup de leçons ou de longues instructions. Tout chrétien est missionnaire dans la mesure où il a rencontré l'amour de Dieu en Jésus-Christ ; nous ne disons plus que nous sommes « disciples » et « missionnaires », mais toujours que nous sommes « disciples-missionnaires* »<sup>31</sup>.

Disciple de Jésus-Christ, je sors de la compréhension du mot religion selon l'étymologie *religare* « relier ». Je privilégie son étymologie *relegere* (relire). Toute relecture fait porter un regard nouveau sur ce que l'on a vécu ; elle permet de se défaire du lien qui fixe et qui astreint. La relecture nous sort toujours d'un confinement. Elle nous permet *d'évoluer de façon alerte et par là souveraine vis-à-vis tant des gens que des choses*.<sup>32</sup> En Occident, on parle de la religion comme quelque chose qui relie l'homme à Dieu. Mais est-ce que la vraie religion n'est pas quelque chose qui « dé-lie », qui délie l'être humain de toute idole, qui délie l'homme de la religion elle-même ? C'est un dégagement qui permet l'engagement du disciple. C'est l'aventure spirituelle par excellence. *C'est la puissance spirituelle de la religion que de permettre à celui qui est religieux de considérer sans crainte la vanité de la religion*.<sup>33</sup>

Certes, le christianisme assume la dimension religieuse de l'Homme. Mais il est d'abord et fondamentalement une foi (*fides*) : une confiance (*cum fide*, avec "foi") en quelqu'un, le Christ Jésus. Apprendre à dépasser la vanité de la religion me permet de dégager mon récit de conversion d'un sentimentalisme dommageable, et de structurer ma foi d'une façon raisonnée. Par là-même, elle entre en résonance avec l'autre qui est en moi, *ce partenaire silencieux*. Je me réconcilie avec mon alter ego.

Une *disciple-missionnaire* ne nourrit qu'un désir dans son cœur : « partager la bonne nouvelle du Christ ». Et j'ai eu mainte occasion de partager cette bonne nouvelle : *la Bonne nouvelle d'une libération, non seulement par rapport à la loi mosaïque, mais par rapport à tout code religieux, tout ensemble prescriptif ou rituel qui prétendrait être agréable à Dieu par lui-même*.<sup>34</sup>

Ce désir ne me dispense pas d'une lucidité sur les réalités d'une société donnée. Au Cambodge où le bouddhisme est religion d'état, où la devise nationale est *Nation, Religion, Roi*, comment annoncer la bonne nouvelle d'une telle libération sans diviser, sans exclure ? Je suis habitée par l'interrogation du Frère John Martin, moine bénédictin de *Shantivanam*,

---

<sup>31</sup> Pape François, *Evangelii Gaudium* 120

<sup>32</sup> François Jullien, *Une seconde vie*, Livre de poche, p.102

<sup>33</sup> Jean-Marc Aveline, *L'enjeu christologique en théologie des religions*, Cerf 2003, p. 670

<sup>34</sup> Claude Geffré, *Le christianisme comme religion de l'Évangile*, Cerf, 2012, p. 121

*ashram* chrétien fondé en Inde par Henri Le Saux et Jules Monchanin : *J'ai commencé à réfléchir en me demandant s'il nous était possible de proclamer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ d'une manière qui encourage croissance, unité et libération, sans avoir pour mission de convertir. Cela nous conduit à la question fondamentale de savoir si Jésus entendait le terme « conversion » dans le sens où la tradition chrétienne l'a longtemps interprété*<sup>35</sup>.

La conversion est couramment comprise comme *passage d'une structure de croyance à une autre, d'une religion à une autre*. Personnellement, j'ai fait l'expérience de la violence inclusive ou exclusive d'une telle identité sociologique. Cette violence est cependant atténuée parce que je ne vis plus au Cambodge où les deux identités, religieuse et citoyenne, sont entrelacées. Je connais des « convertis » au christianisme qui peinent à garder leur place de citoyens dans le royaume khmer. Je compatis à leur situation délicate. La disciple de Jésus se sent triste devant la fausseté de certains dignitaires ecclésiastiques qui esquivent le tragique de cette situation en citant ce texte de l'Évangile : *Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive*.<sup>36</sup> Le texte devient alors prétexte lamentable ! Je n'ai aucune autre autorité que mon expérience de la violence identitaire pour leur dire que ce texte cité est hors contexte ! *L'interprétation de tout texte requiert la connaissance de son contexte et l'intuition de son prétexte*<sup>37</sup>.

Ces Occidentaux oublient un élément de contexte important : la complexité des relations entre culture et religion. La culture française elle-même, si laïque soit-elle devenue, non sans de longs et pénibles soubresauts, demeure une culture postchrétienne. Et *séparer la religion de la culture (comme dans le christianisme latin) et la religion de la philosophie (comme dans le christianisme grec) n'a pas grand sens dans une société asiatique. Dans le contexte du sud de l'Asie, la culture et la religion ne sont que les deux aspects entrelacés et inséparables d'une même sotériologie qui est : à la fois une conception de la vie et un chemin de salut ; à la fois une philosophie qui est fondamentalement une vision religieuse, et une religion qui est une philosophie de la vie*<sup>38</sup>.

Sur la terre khmère, la disciple du Christ voudrait être la Samaritaine qui se contente de dire aux autres : *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ*<sup>39</sup> ? Les bouddhistes méritent de connaître le message de Jésus. Libre à eux de tracer un chemin nouveau en le laissant retentir en eux et dans leurs pratiques. Le changement d'affiliation n'est pas inhérent au message. Je rêve que les identités religieuses cessent d'être « essentielles ». Je rêve que *l'Évangile puisse devenir le bien de tout homme et de toute femme au-delà de sa race, de sa langue, de sa culture et même de son appartenance religieuse*<sup>40</sup>. Ce n'est qu'un rêve...

Et le rêve continue...

Je rêve que je suis irremplaçable sans être pour autant indispensable à qui que ce soit. Cette « *irremplaçabilité* » vient du fait que ma foi en Christ est maintenant une veste

---

<sup>35</sup> John Martin, *Mission sans « conversion »* Revue Voies de l'Orient N° 116, page 19

<sup>36</sup> Évangile selon saint Matthieu 10, 34

<sup>37</sup> Raimon Panikkar, *L'expérience de Dieu*, Albin Michel, p. 24

<sup>38</sup> Aloysius Pieris sj, *Une théologie asiatique de la libération*, Centurion, p. 97

<sup>39</sup> Évangile selon saint Jean 4, 29

<sup>40</sup> Claude Geffré, *Le christianisme comme religion de l'Évangile*, Cerf, p. 122

assouplie et ajustée au corps, qui ne gêne ni ne flotte. Une veste qui conduit à l'acceptation du regard de l'autre sans en devenir victime. Une veste qui traduit en expérience mon vécu.

*Revêtir le Christ*, c'est endosser un vêtement de noce qui instaure un dialogue silencieux de moi avec moi-même. *C'est dans ce dialogue silencieux de moi avec moi-même que ma qualité spécifiquement humaine se prouve.*<sup>41</sup> J'apprends à habiter mon être de femme dans toute la splendeur de mon histoire. La culture asiatique bouddhique constitue ses racines, et la culture française chrétienne lui procure les ailes.

La bouddhiste et la chrétienne constituent les deux pôles de ma personne. Elles sont comme *les deux pôles d'un aimant, ils ne peuvent exister l'un sans l'autre. Coupé en deux, un aimant ne produit pas un pôle nord et un pôle sud, mais deux aimants plus petits, ayant chacun un pôle sud et un pôle nord*<sup>42</sup>.

Je deviens une femme qui s'unifie ! Car l'Église du Christ est *sacrement d'unité dans le monde. Elle a donc vocation non pas à séparer mais à unir car l'unité est plus fondamentale que les différences. Si quelqu'un est appelé à être disciple, il est « mis à part » mais il n'est pas séparé. Il est mis à part en vue de la communion.*<sup>43</sup>

Je suis la femme qui prend soin de son Seigneur et Maître, Jésus le Christ. Selon le rituel du mariage khmer, après la bénédiction des bonzes la mariée entraîne son époux dans la chambre nuptiale ; la jeune femme s'agenouille devant son époux qui, lui, reste debout ou s'assied sur une chaise. Elle lave alors les pieds de l'homme et les asperge de quelques gouttes de parfum, en échange l'homme lui remet un billet de banque. Ce rituel remonte à l'époque où le royaume khmer pratiquait le matriarcat. Sa symbolique est aux antipodes d'une lecture patriarcale qui parlerait de la soumission de la femme à l'homme. La tradition matriarcale ouvre une toute autre lecture, très poétique, de ce rituel. En lavant les pieds de l'homme, la femme lui dit qu'elle va prendre soin de lui jusqu'au bout de ses pieds, l'homme lui tend un billet de banque non pas pour la payer mais pour lui dire qu'il remet dans les mains de son épouse, tous ses moyens matériels.

Toutefois, je suis une femme tellement en confiance qu'elle n'a aucune réticence à se laisser laver les pieds par Son Seigneur. Il prend soin ainsi de moi telle que je suis, avec toutes mes contradictions. Il me guérit jusqu'aux racines de mes blessures.

Et je deviens une femme unifiée, émerveillée, nourrie par cette joie insensée, presque indécente dans un quotidien banal et répétitif.

*Car notre joie chrétienne jaillit de la source de son cœur débordant. Il promet aux disciples : « Vous serez triste, mais votre tristesse se changera en joie » (Jn 16,20). Et il insiste : « Je vous verrai de nouveau et votre cœur sera dans la joie, et votre joie, nul ne vous l'enlèvera » (Jn 16,22).*<sup>44</sup>

Et ma joie, nul ne me l'enlèvera...

---

<sup>41</sup> Hannah Arendt, *Responsabilité et jugement*, Payot, p. 120.

<sup>42</sup> Cyrille J.-D. Javary, *La souplesse du dragon*, Albin Michel, p. 127

<sup>43</sup> Christian Salenson, *Session catéchumène ICM/ISTR*, janvier 2011

<sup>44</sup> Pape François, *EVANGELII GAUDIUM*, 5